

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an.
14 » six mois.
7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant,
bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez
MM. LAFFITTE, BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la
publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BULLIER et C^{ie}, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

19 janvier 1864.

Les dernières correspondances de Vienne annoncent que l'archiduc Maximilien accepte la couronne du Mexique et se dispose à partir pour aller prendre possession de son empire.

On a reçu du ministre des Etats-Unis à Mexico des nouvelles qui constatent que les populations veulent rompre définitivement avec Juarez et que l'on se dispose à accueillir favorablement le nouveau souverain.

La situation en Allemagne ne semble pas devoir changer de sitôt, malgré l'entente de la Prusse et de l'Autriche pour substituer leur action à celle de Francfort. Le roi Christian semble décidé à rompre toutes les négociations. Les démonstrations violentes, du Nationalverein contre la souveraineté du Danemark dans les duchés, pourraient faire prévaloir les menaces des partis révolutionnaires. Le Chaos est la conséquence de cet état de chose. La guerre paraît donc imminente.

Les chambres prussiennes ont voté avant-hier la mise en liberté des quatre députés polonais détenus prisonniers, sous l'inculpation de complot.

La chambre, après avoir adopté le budget de 1864, sauf diverses réductions, a, dans sa séance du 16 janvier, renvoyé à la commission l'emprunt, avec mission de faire un rapport verbal, une résolution de M. Schultz, dont voici le sens :

« Attendu que la Prusse, de concert avec l'Autriche, a déclaré à Francfort que les deux puissances résisteraient à la décision de la Diète du 14, et qu'elles prennent en main propre l'affaire du Slesvig-Holstein et l'occupation du Slesvig; attendu que la Prusse se sépare ainsi de l'Allemagne et abuse de sa position de grande puissance; que la politique austro-prussienne ne peut avoir d'autre résultat que d'abandonner encore une fois les Duchés au Danemark; que cette violence provoqué la résistance légitime des autres Etats et la guerre civile: par ces motifs,

la Chambre déclare s'opposer à cette politique par tous les moyens légaux qui sont en son pouvoir. »

Les dernières dépêches de New-York annoncent la continuation du bombardement de Charleston.

La ville Saint-Andrews a été entièrement détruite par les fédéraux qui continuent dans le Texas, à ruiner les propriétés.

On annonce la saisie du journal italien le *Diritto* qui a publié un manifeste violent signé par Garibaldi.

Le modeste héros d'Aspromonte invite les Italiens à venir se grouper autour de lui et il les engage sérieusement à reconnaître son autorité. J. REBOUX.

Le *Moniteur* publie une correspondance de Mexico du 10 décembre, qui mentionne l'occupation sans coup-ferir de San-Juan-del-Rio, dont les habitants sont venus, musique en tête, au-devant des troupes alliées; de Queretaro et de Valladolid.

L'occupation de Valladolid est très-avantageuse en ce qu'elle se combine avec celle de Salamanca, et de Léon, et que, de ces trois villes on tient en échec Guadalajara, assiégée par Tovar.

Capitale de l'ancien royaume de la Nouvelle-Galice, aujourd'hui Etat de Jalisco, qui a 600,000 habitants, Guadalajara est la seconde ville du Mexique, et bien que ce soit une grande place ouverte, son importance politique est extrême; son industrie minière, agricole et manufacturière est très-considérable. — Dans l'histoire du pays, cette ville joue un rôle presque aussi important que celui de Mexico. Ce fut à Guadalajara que l'on prépara la chute d'Iturbide, l'expulsion des Espagnols, le renversement de Bustamante et l'élection de Santa-Anna. Serrée de près et menacée de trois côtés, elle ne saurait tarder à être occupée par les troupes franco-mexicaines.

L'organisation de l'armée nationale se continue activement, et aux belles divisions Marquez, Wolf et Mejia, on pourra, avant peu, joindre celle qui se réunit à Queretaro et Guanajuato, sous le commandement du général Miramon ayant sous ses ordres les généraux Pigna et Casanova. On peut dire qu'à de très-rare exceptions l'ancienne armée mexicaine est entièrement ralliée, puisque le ministre de la guerre a reçu l'adhésion à la Régence

de plus de 15 généraux de division, 80 généraux de Brigade, près de 200 colonels et d'un nombre infini d'autres officiers supérieurs et subalternes.

La question mexicaine va être abordée à l'occasion de l'adresse législative. Nous croyons savoir que les orateurs du gouvernement porteront à la tribune la déclaration d'un rappel de l'armée française d'occupation soit au 1^{er} juillet, soit au 1^{er} octobre. Nul doute que cette affirmation ne soit accueillie par le public avec la même satisfaction que sur les bancs de l'assemblée électorale.

Cependant, si la mesure annoncée est une résolution louable, elle n'est pas une solution décisive. Nos troupes embarquées, qu'advient-il ? Un journal français qui se publie à Londres, l'*International*, dit que le gouvernement de l'Empereur aurait l'intention de créer pour le Mexique une légion étrangère qui se composerait de 4,000 hommes. De plus, un corps d'armée de 12,000 hommes serait formé par le gouvernement mexicain, et se composerait de volontaires de toutes les nations, qui resteraient toujours au Mexique.

Ce projet nous va. Rien de mieux que d'avoir là-bas une légion de volontaires, français et autres, pourvu qu'elle ne soit pas payée avec notre argent. De cette façon, le Mexique ne sera pas abandonné, et nous aurons au pied une forte épine de moins. Quant à l'avenir, Dieu y pourvoira, avec l'aide des mexicains eux-mêmes.

D'après un télégramme de Bruxelles, le Roi a chargé M. De Broeckere, membre du centre gauche, de composer un ministère. La Chambre a décidé de ne pas s'ajourner, mais de discuter seulement les questions non politiques jusqu'à la formation du nouveau ministère.

Situation de la Banque de France.

Le compte-rendu des opérations de la Banque de France, inséré au *Moniteur*, accuse une augmentation dans le chiffre des portefeuilles réunis, aujourd'hui porté de 638 à 751 millions. Par contre, l'encaisse métallique a subi une nouvelle diminution, et de 214 millions se trouve réduite à 169.

La position des comptes-courants particuliers s'est légèrement modifiée; ils sont créditeurs de 160 millions, au lieu de 154 millions le mois précédent. L'avoir, à la Banque, du Trésor public, est descendu à 59 à 49 millions.

Le compte avances sur effets publics constate une diminution de 7 millions: 44 millions au lieu de 51, et le compte avances sur chemins de fer une diminution plus importante: 72 millions, contre 88 le 10 décembre.

Le produit des escomptes pour cette dernière période mensuelle a été de 3 millions 901,340 francs, ce qui, joint aux 3 millions 78,997 francs, produit du récompte du précédent semestre, donne un chiffre total de 6 millions 980, 337 francs.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

New-York, 5 janvier au soir (par l'Asia) (voie de Croakven).

Le bombardement de Charleston continue en occasionnant de grands dommages. Les canonnières fédérales se sont emparées des batteries confédérées de la rivière Stono.

Les fédéraux ont occupé Lavaeca et Indjanola dans le Texas. Ils ont détruit des propriétés considérables dans la baie de St-Andrews et brûlé toutes les maisons de la ville de St-Andrews.

On s'attend à une émission de 150 millions d'obligations du Trésor.

La législature de New-York a été ouverte. Le message du gouverneur insiste pour que les libertés constitutionnelles ne soient pas violées par le gouvernement.

Les nouvelles du Japon sont du premier décembre. Kanagawa est toujours gardée par les troupes européennes. Un conflit a éclaté entre le Taikoun et les Daimios. Les affaires se sont améliorées. Les Japonais ont payé dix mille dollars pour avoir intercepté le navire américain *Scar* et le *Pembroke*.

On a des avis de Mexico du 20 décembre. Le bruit courait que Doblado avait fait sa soumission aux français.

Tarin, 18 janvier.

Le *Diritto* publie un manifeste de Garibaldi annonçant la formation d'un Comité unitaire et invitant les Italiens à se grouper autour de ce centre unique et à reconnaître son autorité.

Le *Diritto* a été saisi et déferé aux tribunaux.

L'Italia publie la dépêche du ministre des affaires étrangères à M. Nigra, par laquelle le gouvernement italien déclare accepter le Congrès restreint. —

Lisbonne, 17 janvier.

Le ministre de la guerre est remplacé par le général Bitoso.

Les ministres de l'intérieur et des travaux publics ont donné leur démission.

La flotte anglaise du canal est arrivée ici.

Madrid, 17 février.

La démission du ministre a été acceptée.

La reine a appelé le président de la chambre pour entendre son avis.

On croit généralement qu'il sera difficile de constituer un ministère viable.

Une animation très-vive règne parmi les députés.

Madrid, 18 janvier.

Le ministre vient d'être nommé: Il est ainsi composé: MM. Arrasola, Président, ministre d'Etat; Ferdinand Alvarez, Justice; Trupita, Finances; Moyano, Travaux publics; Benavides, Intérieur; général Lersundi, guerre; Alexandre Castro, outre-mer.

Ce ministre est généralement considéré comme un ministre de transition.

Berlin, 18 janvier.

On mande de Varsovie, le 15 janvier: Le chef d'insurgés Kruk, se serait réfugié en Galicie avec un petit nombre de ses compagnons, après avoir dissous le corps qu'il commandait. Les évêques de Lublin, de Kielce et de Cracovie ont ordonné la cessation du deuil dans les églises de leurs diocèses.

Dantzig, 18 janvier.

On mande de la frontière polonaise, le 15, à la Gazette de la mer Baltique, que Mierostawski bien que révoqué de ses fonctions d'organisateur général de l'insurrection, continue son action à Luttima.

Copenhague, 18 janvier.

Avant-hier la note austro-prussienne a été remise. Elle demandait le retrait de la Constitution sous un délai de deux jours, en faisant pressentir le départ des ambassadeurs et d'autres mesures s'il n'était pas fait droit à cette demande.

D'après des renseignements puisés à bonne source, le Danemark aurait répondu négativement.

COURS DE LA BOURSE.

Cours de clôture. le 18 le 19 hausse baisse
3 1/2 ancien. 66.35 66.45 » 10 »
4 1/2 au compt. 94.50 94.80 » 30 »

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX
DU 20 JANVIER 1864.

N° 75.

LE FIDÉICOMMIS

CHAPITRE XLVIII.

(Suite).

« Pardonne, Isabelle! je viens seulement pour te dire que je m'efforcerais de tenir ma promesse! » Tandis que, à son propre insu, il tourmentait d'une main convulsive les souples dentelles de la chemisette, une épingle se détacha et laissa paraître un ruban noir soigneusement caché dans les plis intérieurs. Il le tira et découvrit qu'un petit médaillon y était suspendu. Que pouvait-il contenir — un secret? Si elle avait aimé, aimé avant de voir Richard, si en mourant elle avait caché sur son cœur l'image d'un homme qui l'avait empêchée de repandre, quand elle vivait, à la flamme d'un autre?... Le sang se mit à bouillir dans ses veines; il ouvrit

convulsivement le médaillon, tourna un portrait du côté de la lumière et reconnut ses propres traits, avec ces mots tracés sur le revers par la main d'Isabelle: *Non dans la vie, mais dans la mort!*

Quel trait de lumière pour Richard! Ce n'est donc qu'après la mort qu'il pouvait apprécier complètement cet esprit élevé dont il contemplait la dépouille. « Isabelle, Isabelle! dit son cœur plein d'allégresse, tu m'aimais donc, et pourtant tu as dédaigné le bonheur pour me sauver d'un abîme plus profond! O femme sans égale! maintenant je te comprends, je comprends ton sacrifice! Il était digne de toi, et moi aussi je veux m'en rendre digne! Ne l'irrite pas dans le ciel de ce qu'un souffle de félicité a été mon partage; l'aveu de ton amour eût excité jusqu'au délire mes passions terrestres, tandis que cet aveu posthume répand la paix et la consolation sur mon cœur orageux! » Et des larmes brûlantes tombèrent sur les membres glacés d'Isabelle, pendant qu'une expression de sainte énergie reparaisait sur le visage de Richard.

« Adieu, ma pâle fiancée! Maintenant je te laisse en repos! Que ton sommeil soit doux! Les anges du ciel l'accueillent par un sourire, comme tu me souriras un jour, quand j'aurai accompli tes vœux et que j'irai demander ma récompense auprès de toi! Adieu! adieu! »

Marie s'éveilla au lever du soleil, et, au premier regard qu'elle jeta sur sa table de nuit, elle s'aperçut de la disparition de la clef du sanctuaire confié à sa garde. Effrayée, devinant qu'une seule personne pouvait l'avoir prise pendant son sommeil, elle se leva, s'habilla à la hâte et courut à l'aile gauche du château en traversant la cour. La porte de la chambre mortuaire

était entr'ouverte, la lampe éteinte, et l'obscurité y régnait. Mais à la lueur du jour qui pénétrait du dehors, Marie fut témoin d'un étrange spectacle :

Richard, la tête appuyée sur le bord du cercueil d'Isabelle, était assis sur le parquet et plongé dans un profond sommeil. « O Dieu! le médaillon! murmura Marie stupéfaite. Je l'avais pourtant caché religieusement comme elle me l'avait dit! »

CHAPITRE XLIX.

Huit ans après, par un beau jour de l'été, un peu avant le coucher du soleil, nous avons devant nous une petite maison blanche, entourée de haies de seringat en fleur, avec un colombier à l'un de ses pignons et une rangée de ruches à l'autre. Un ruisseau traverse un charmant parterre et vient, en murmurant, former, dans le bas de la cour sablee, un petit étang sur lequel se balancent deux oies d'une blancheur éblouissante. Le chemin qui conduit à la maison par une pente insensible n'est point une large allée; il ne se fait remarquer que par quelques buissons de framboisiers, et les sillons des roues, presque recouverts par le gazon, prouvent que les voitures ne le gravissent pas souvent. Une montagne boisée forme en quelque sorte un mur autour de la petite propriété, et à l'opposite brille l'église de la paroisse à côté d'un lac transparent, qui a pour horizon lointain une chaîne de collines bleues.

Nous entrons par la closerie peinte en rouge qui ceint la cour.

Deux hommes font la conversation, sur un banc devant cette demeure champêtre, dont les fenêtres ouvertes laissent flotter les rideaux blancs sur de hauts geraniums

et des rosiers. L'un d'eux, vieillard aux formes grêles, dont tous les mouvements trahissent de la force et de la souplesse, prend sa pipe — qu'il fume agréablement — tantôt de la main droite, tantôt de la main gauche, pour la mettre à l'abri du danger d'une collision avec un petit garçon turbulent qui veut sans cesse lui grimper sur les genoux; tandis que l'autre, jeune encore, quoique son maintien nonchalant, sa tête inclinée et une gigantesque chevelure, le fassent paraître plus âgé qu'il n'est, fume avidement un cigare, et, tout en réfléchissant, promène ses doigts à travers le voile qui ombrage son chef.

A quelque distance de ces messieurs, un véritable souper champêtre est servi sur une petite table de jardin devant laquelle une jeune et charmante femme prépare les accessoires du repas, pendant que deux petites filles à la blonde chevelure se pressent autour de ses genoux, voulant l'une et l'autre recevoir la première, de la main de leur mère, une tranche de pain rôti. Autour de ces vives enfants jouent quelques pigeons blancs qui, attirés par les miettes de pain, ont quitté leur domicile du pignon.

« Chère Ebba! chère Clara, dit la mère d'une voix caressante, ne soyez pas si impatientes! Vous traitez trop bien vos pigeons. Mais silence, tenez-vous tranquilles; je crois que papa et le professeur viennent. Non, ils recommencent à causer. Tenez, voici un peu de marmelade pour vous deux sur cette assiette! Allez vous assoir gentiment sur l'autre banc jusqu'à ce que vous je appelle! »

Elles obéissent; et la mère, souriant avec bonheur, leur témoigna son approbation par un signe de tête, puis elle se

mit à faire un tour et alla passer près du banc dont nous nous sommes occupé en premier lieu.

Il n'est pas difficile de reconnaître les principaux personnages de ce tableau: Klas Malchus, aujourd'hui heureux époux et heureux père, entouré de sa petite famille, dans laquelle il compte aussi, depuis quelques années, son ancien et célèbre ami le professeur d'Upsal.

Après une longue négociation, le savant s'était enfin laissé vaincre et avait consenti à passer la dernière période de sa vie dans la maison de Klas Malchus, son descendant récompensé par les attentions cordiales et respectueuses dont il était l'objet. Il aurait été difficile de rencontrer deux hommes mieux faits pour s'entendre: mêmes goûts, mêmes habitudes, mêmes études, même aversion pour le monde. Aussi, par le fruit de leurs recherches et par les conversations qui en résulteraient, étaient-ils aussi heureux ensemble qu'il est donné à deux mortels de l'être.

Mais tiens, Marie tourne à droite et à gauche, et les regarde alternativement parce que leur entretien ne finit pas. Elle n'a pas le courage, la bonne Marie, qui aime et respecte si profondément son mari, de l'aborder sans façons et de l'interrompre pour le prévenir que le souper est prêt. Elle sait trop bien quelle minime valeur il y attache en comparaison de son plaisir favori; c'est pourquoi elle préfère éveiller indirectement son attention.

Klas aperçoit Marie, et voit dans la prière amicale de ses yeux qu'il est temps de mettre un terme aux controverses pour ce soir, il répond à la muette invitation de sa femme par un cordial signe de tête, et il allait s'y rendre, quand, par malheur pour Marie, le professeur souleva une